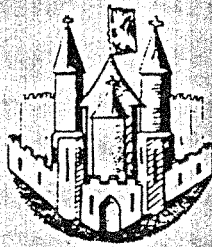


XLIX<sup>e</sup> CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION  
DES CERCLES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE DE BELGIQUE  
XLIX<sup>e</sup> CONGRES VAN DE FEDERATIE  
VAN KRINGEN VOOR OUDHEIDKUNDE EN GESCHIEDENIS VAN BELGIË  
XLIX. KONGRESS DES VERBANDES  
VON VEREINEN FÜR ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE BELGIENS

3<sup>e</sup> CONGRÈS DE L'ASSOCIATION DES CERCLES FRANCOPHONES  
D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE

# CONGRÈS DE NAMUR



18-21 VIII 1988

ACTES - HANDELINGEN - AKTEN

IV

EXTRAIT

NAMUR

1991

**RECHERCHES ADDITIONNELLES  
SUR LES FONTS BAPTISMAUX  
DE SAINT-BARTHÉLEMY À LIÈGE.  
LA REPRÉSENTATION DE DIEU LE PÈRE**

Pierre COLMAN

Les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège (fig. 1) ne sont pas l'oeuvre de l'orfèvre Renier de Huy. Ils ne datent pas de 1107-1118. L'abbé Hellin les a bien donnés à son église en ce temps-là, mais il ne les a pas fait faire. Ils ont été razzés en Italie du nord vers 1112, au cours de l'*expeditio* de l'armée du futur Henri V. Ils n'ont pas pour autant été coulés dans cette région. Ils l'ont été dans les ateliers impériaux de Constantinople au cours de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, à l'époque où la Renaissance macédonienne était à son apogée. Tel est, légèrement retouché, le résumé paru en 1984 dans le tome I des actes du congrès de Nivelles. Là s'est déroulée la première discussion publique des thèses et hypothèses hétérodoxes que nous venons de publier, ma femme et moi.

Nous avons ainsi lancé un fameux pavé dans la sainte cuve, pour reprendre l'expression d'un humoriste. Comme on pouvait s'y attendre, les réactions ont été en sens divers, de l'adhésion la plus chaleureuse au rejet le plus hargneux, le plus diffamatoire. Une des trop rares réactions de caractère scientifique mérite une attention particulière : c'est celle de M<sup>me</sup> Tania Velmans. L'éminente byzantiniste française était parmi les auditeurs de notre détracteur le plus acharné lorsqu'il a prononcé à la tribune de la Société nationale des Antiquaires de France une communication qui nous vouait aux gémonies. M<sup>me</sup> Velmans est intervenue lors de



FIG. 1. — Le Baptême du Christ. Détail des fonts baptismaux de Saint-Barthélemy à Liège. Copyright ACL Bruxelles.

la discussion. « La représentation de Dieu le Père est considérée comme impossible, voire défendue à Byzance, du moins jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle », a-t-elle fait observer<sup>1</sup>. La teneur de cette intervention se retrouve (étrangement présentée comme une confirmation) dans

1. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1984, p. 229.

la *refutatio* publiée par ce détracteur en 1985<sup>2</sup>. Peu avant la parution de son article, il avait clamé en public qu'il tenait là un argument décisif, un argument-massue...

Nous n'étions que modérément émus, ma femme et moi. Nous avons répondu d'avance en 1984 à ce genre d'arguments. Je cite : « Si les fonts montraient des particularités étrangères à l'art byzantin, on aurait la ressource de les expliquer par les injonctions du donneur d'ordre, qui ont en principe le pas sur les traditions des exécutants »<sup>3</sup>.

Mais nous n'allions pas nous en tenir là. Ce point particulier, auquel personne antérieurement ne s'était intéressé, à notre connaissance du moins, méritait enquête.

Notre premier souci a été de relever le défi. Nous avons cherché dans l'art byzantin des représentations de Dieu le Père. Et nous en avons trouvé. Il s'agit de deux miniatures. L'une d'elles, *Saint Jean Climaque prêchant « la fuite du monde » en présence de la sainte Trinité*, figure dans un manuscrit de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle. L'autre, *La prière de Jésus au Jardin des Oliviers* (fig. 2), appartient à un lectionnaire daté de 1059<sup>4</sup>.

Mais nous situons les fonts avant l'an mille. Une représentation du Père pourrait-elle remonter aussi loin ? Un spécialiste allemand qui a publié sur le sujet en 1937 et en 1959, Adolf Krücke, répond qu'au terme des recherches les plus persévérantes (« nach eifrigstem Suchen ») il n'a pu en découvrir qu'une seule. Et c'est dans l'art byzantin... Il s'agit encore une fois d'une enluminure : *Dieu le Fils envoyé sur terre par Dieu le Père* ; elle se trouve dans des *Sacra Parallela* de la fin du IX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

2. Joseph PHILIPPE, À propos de l'ivoire de Notger et des fonts baptismaux mosans XII<sup>e</sup> siècle de Liège, dans *Aachener Kunstblätter*, t. 53, 1985, p. 87.

3. Pierre COLMAN et Berthe LHOIST-COLMAN, Recherches sur deux chefs-d'œuvre du patrimoine artistique liégeois : l'ivoire dit de Notger et les fonts baptismaux dits de Renier de Huy, dans *Aachener Kunstblätter*, t. 52, 1984, p. 176.

4. Adelheid HEIMANN, L'iconographie de la Trinité I : Une formule byzantine et son développement en Occident, dans *L'art chrétien*, t. 1, oct. 1934, pp. 38-39. — PELEKANIDIS, CHRISTOU, TSIOMIS et KADAS, *The Treasures of Mount Athos*, t. 1, Athènes, 1973, p. 438 et fig. 212. Voir encore *ibidem*, p. 435 et fig. 191, une représentation de plus tirée du même manuscrit ; elle est des plus discrètes ; je ne l'ai repérée qu'après le congrès.

5. Adolph KRUECKE, Über einige angebliche Darstellungen Gott-Vaters im frühen Mittelalter (Zwei Beiträge zur Ikonographie des frühen Mittelalters. 2), dans *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, t. 10, 1937, fig. 37 ; Der Protestantismus und die bildliche Darstellung Gottes, dans *Zeitschrift für Kunstwissenschaft*,



FIG. 2. — Le Christ au Jardin des Oliviers. Miniature d'un lectionnaire byzantin daté de 1059. Mont Athos, Dionysiou, codex 587 m, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>. D'après *The Treasures of Mount Athos*, t. 1, Athènes, 1973, fig. 191.

Certes, commettre une telle entorse dans l'illustration d'un manuscrit et sur des fonts baptismaux, ce n'est pas la même chose : les fonts ont un caractère public que l'enluminure n'a pas.

t. 13, 1959, p. 59. Voir aussi André GRABAR, *L'iconoclasme byzantin*, Paris, 1957, p. 248 et fig. 162 (la légende porte par erreur le n<sup>o</sup> 163). — Kurt WEITZMANN, *Classical Heritage in Byzantine and Near Eastern Art*, Londres, 1981, IX, p. 11. — François BOESPFLUG, *Dieu dans l'art*, Paris, 1984, pp. 178-179 (référence dont je dois la connaissance à M<sup>lle</sup> Isabelle Malaise). M. Boespflug, qui étudie la question depuis dix ans, a accepté de faire une lecture sans complaisance du manuscrit de la présente publication ; il m'a fait profiter affablement de son érudition et de son esprit critique ; je lui en suis très obligé. Il attire mon attention sur une thèse de doctorat qu'il considère comme le meilleur travail existant : Irmgard CORRELL, *Gottvater. Untersuchungen über seine bildlichen Darstellungen bis zum Tridentinum, zugleich ein Beitrag zur östlichen und westlichen Bildauffassung* (Ruprecht-Karl-Universität Heidelberg, 1958). L'ouvrage est malheureusement inédit, et je n'en ai pas pris connaissance, mais ce n'est que partie remise.

Krücke nous rassure<sup>6</sup> : cela devient relativement fréquent dans l'art byzantin après l'an mille, non seulement dans les miniatures, mais dans les fresques. Mais attention : il ne convient pas de reconnaître dans le vieillard Dieu le Père, mais bien l'Ancien des jours, tel que l'a décrit le prophète Daniel, et en même temps le *Logos*, le Verbe, le Christ avant l'Incarnation.

J'ai soumis tout cela à M<sup>me</sup> Velmans. « Pour répondre correctement à votre lettre, a-t-elle bien voulu m'écrire, il faudrait, je le crains, écrire des pages... Cependant on peut essayer de résumer la question ainsi. Les théologiens grecs (en commençant par les Pères de l'Église) ont toujours affirmé que Dieu (le père) ne pouvait être appréhendé et connu directement par l'homme. Seul son fils — parce que incarné — était accessible aux sens. Cette règle ou cette conception a encore été renforcée à l'époque iconoclaste. L'un des principaux arguments en faveur des images a été précisément l'incarnation. Jésus pouvait être représenté parce qu'il était incarné (cf. A. Grabar, *L'Iconoclasme byzantin*, Paris). Les peintres ont toujours respecté cette règle, d'où la représentation de la Trinité par les trois anges de la philoxénie d'Abraham. Au moyen âge, on est cependant arrivé à tourner la difficulté que représentait l'absence du Père d'une façon assez curieuse. À la place de Dieu le Père on représentait l'« Ancien des jours » selon Daniel (VII, 9, 13-14), dont l'un des signes distinctifs était les « cheveux blancs comme laine ». L'Ancien des jours est considéré comme *Dieu le Père connu à travers son fils*. Dès ce moment, on voit également la Trinité, avec l'Ancien des jours, le Christ et le St-Esprit sous la forme d'une colombe. La miniature de l'Évangile du Mont Athos que vous citez montre très probablement l'Ancien des jours. Comme il n'y a pas d'inscription et que l'Ancien des jours est précisément *Dieu le Père connu à travers son fils*, la notice très brève, qui décrit l'image dit *Father* et non pas *Ancient of days*, mais il s'agit bien en réalité de l'Ancien des jours avec ses cheveux blancs. L'erreur du peintre consiste en deux points : les cheveux de Dieu le Père devaient être blancs et le nimbe crucigère. Il n'en reste pas moins que la règle byzantine est très stricte et cela jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle sur l'impossibilité de représenter Dieu

6. KRUECKE, *o.c.* 1959, p. 59.

le Père autrement qu'à l'aide des 'détours' indiqués plus haut »<sup>7</sup>.

Si l'interdit pouvait être tourné de pareille manière, l'argument peut-il sérieusement être considéré comme décisif ?

En tout cas, nous nous sommes sentis encouragés à poursuivre l'enquête. Nous l'avons fait du côté de l'Occident. Jamais, en effet, nous n'avons cru que les fonts ont été créés par des Byzantins pour des Byzantins, mais bien par des Byzantins pour des Italiens. Nous n'allions pas tarder à apprendre que l'Occident a été au moins aussi intransigeant que l'Orient sur ce point et l'est resté plus longtemps, jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, donc bien après la mort de l'abbé Hellin. Du temps de Jean XXII (1316-1334) encore, des peintres qui avaient figuré Dieu le Père sous la forme d'un vieillard ont été condamnés à être brûlés vifs pour cause d'hérésie<sup>8</sup>.

La figure du Père brille par son absence dans la plupart des représentations du Baptême du Christ sur lesquelles nous attirions l'attention en 1984, et nous aurions dû l'observer et le faire observer : elle n'apparaît ni dans les fonts de Tirmont, ni dans ceux de Furnaux, ni dans le bas-relief de Florennes, ni dans l'ivoire de Berlin, ni dans celui d'Aix-la-Chapelle, ni dans le *Zyklus* de Berlin (fig. 3). Et pas davantage dans le panneau de la porte de bronze de la cathédrale de Pise, exécutée par Bonano en 1173<sup>9</sup>, pour prendre un exemple hors de l'art mosan, hors de la *Nachfolge* des fonts.

L'argument-massue aurait-il changé de main ? Pas du tout. Le constat est en vérité embarrassant pour nous ; ne soutenons-nous pas que les fonts ont été commandés par des Italiens, donc des Occidentaux ? Ne soulignons-nous pas qu'en pareille matière les exécutants sont soumis aux volontés du donneur d'ordre ? Ne pensons-nous pas, à l'instar de nos contradicteurs, que les inscriptions

7. M<sup>me</sup> Velmans, à qui j'ai soumis mon manuscrit, l'a lu « avec intérêt » et m'a proposé de la plus aimable façon d'opportunes retouches. Qu'elle soit assurée de ma vive gratitude.

8. KRUECKE, *o.c.* 1937, pp. 33 et 34 ; *o.c.* 1959, pp. 62-63.

9. COLMAN et LHOIST-COLMAN, *o.c.*, p. 168 et fig. 10, 11, 14, 15 et 16. — Elisabeth KLEMM, *Ein romanischer Miniaturenzyklus aus dem Maasgebiet*, Vienne, 1973, pp. 64-66 et fig. 19. — Ursula MENDE, *Die Bronzetüren des Mittelalters*, Munich, 1983, p. 172 et fig. 176.

ont été gravées sur l'ordre de l'abbé Hellin, et en particulier le mot *Pater* à côté de la tête du Père ?

Mais l'embarras disparaît quand l'enquête progresse. L'interdiction a été tournée tant en Occident qu'en Orient : le Père a été figuré sous l'apparence du Fils. Le fondement théologique de pareille « figuration christomorphique » se trouve dans l'Évangile selon saint Jean : « Celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé » (10/30) et « Celui qui m'a vu a vu le Père » (14/9). On en trouve des exemples dans le premier art chrétien déjà <sup>10</sup>.

Cela s'applique à la représentation du Baptême du Christ. Ainsi de la cuve baptismale de Mousson, qui date du début du XIII<sup>e</sup> siècle



FIG. 3. — Le Baptême du Christ. Miniature d'un psautier (?), vers 1140 au plus tard. Berlin, Kupferstichkabinett, Hs. 78 A 6, f° 10. D'après E. KLEMM, *Ein romanischer Miniaturenzyklus aus dem Maasgebiet*, Vienne, 1973, fig. 19.

10. André GRABAR, *Les voies de la création en iconographie chrétienne*, Paris, 1979, p. 108. — BOESPFLUG, *o.c.*, p. 177. Namur en conserve un important témoin : le Trône de Grâce niellé dans la patène du calice de Walcourt.





FIG. 4. — Le Baptême du Christ. Détail des fonts baptismaux de l'ancienne chapelle castrale de Mousson, début du XIII<sup>e</sup> s., pierre (détruits). Copyright Archiv Foto Marburg.

cle et appartient à la *Nachfolge* de celle de Liège (fig. 4). Ainsi d'un émail champlé attribué à Godefroid de Huy et situé au début de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle qui est dans le même cas. Ainsi d'un livre de péripécies colonais du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, où le Fils est barbu et le Père imberbe. Ainsi de l'évangélaire du roi Wrati-

slaw, de 1086 environ, où le Père et le Fils sont tous deux imberbes<sup>11</sup>. Nous nous rapprochons de la date que nous assignons aux fonts « de Renier de Huy ».

Chaque fois, le Père porte un nimbe crucifère. N'en était-il pas de même, à l'origine, dans les fonts baptismaux de Saint-Barthélemy ? L'auréole du *Pater* y est la moins belle de toutes : sa forme est peu régulière, son décor inexistant. Je gagerais qu'elle a été limée. Peut-être une analyse métallographique pourrait-elle le démontrer sans laisser la moindre trace gênante. Mais il existe un moyen plus simple d'en décider : déterminer l'âge approximatif du *Pater*. A-t-il l'apparence d'un vieillard ou celle d'un homme de l'âge du Christ au moment de la Passion ? Il se tient penché, mais c'est parce qu'il participe à l'action ; il n'est pas voûté. La barbe est relativement courte et rien ne prouve qu'elle soit blanche. La chevelure est fournie. Le visage n'est pas ridé (fig. 5). Qu'on le compare avec celui de saint Jean-Baptiste, de quelques mois l'aîné du Christ : saint Jean ne paraît assurément pas plus jeune.

La représentation christomorphique de Dieu le Père n'était ni impossible, ni défendue, ni en Orient, ni en Occident, ni au X<sup>e</sup> siècle, ni au XII<sup>e</sup>.

L'enquête complémentaire centrée sur l'image du Père ne conduit donc pas au rejet de la thèse avancée en 1984. Peut-être même la renforce-t-elle. Si les fonts datent bien de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, ils montrent la plus ancienne représentation connue du Baptême du Christ comportant un buste destiné à rappeler que la voix de Dieu le Père a retenti<sup>12</sup>. Une innovation aussi hardie n'a pu se faire jour dans un temps et dans un lieu où le conservatisme dominait. À Constantinople, longtemps déchirée par la crise iconoclaste, les iconodoules vainqueurs insistent sur l'Incarnation. Elle a « changé la nature de l'homme. Son champ visuel a été

11. Jean SQUILBECK, Le Jourdain dans l'iconographie médiévale du baptême du Christ, dans *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*, 4<sup>e</sup> série, n<sup>o</sup> 38-39, 1966-1967, fig. 10, 12, 13 et 14. Voir aussi PHILIPPE, *o.c.*, pp. 85-86 et fig. 18.

12. L'intervention du Père a souvent été figurée par une main ; « symbole capital, venant de l'art juif », m'écrit M. Boespflug. Solution qui ne respectait pas vraiment l'interdit et qui était bien moins... parlante qu'une tête ou un buste.



FIG. 5. — Dieu le Père. Détail de la fig. 1. Copyright ACL Bruxelles (d'après diapositive).

étendu ; il s'est rapproché de celui des anges et des prophètes en lui permettant de contempler le divin, tandis que son corps matériel, réhabilité par la victoire sur la mort, a été jugé digne à nouveau de servir d'image de Dieu. Quelques monuments conservés semblent nous montrer qu'il en a été ainsi effectivement, mais le

petit nombre de ces oeuvres nous empêche d'en tirer des conclusions définitives »<sup>13</sup>.

On ne connaît pas un seul Baptême du Christ avec représentation du Père dans l'art de Byzance avant la phase post-byzantine, objecte M<sup>me</sup> Lafontaine-Dosogne<sup>14</sup>. L'objection est de taille, c'est incontestable. Mais il s'agit d'un argument *a silentio*. Après la « Renaissance macédonienne », les conditions sont défavorables à toute hardiesse humaniste ; avec la conquête turque, elles deviennent propices à la destruction systématique des témoins. Rien de pareil en Occident<sup>15</sup>.

13. A. GRABAR, *L'iconoclisme...*, o.c., p. 247. La subtilité byzantine exercera longuement la sagacité des commentateurs. Une icône du VII<sup>e</sup> siècle montre en une seule image trois façons de représenter le Christ : « We are presented here with three manifestations of Christ : the Ancient of Days, representing the Christ of All Eternity, the Pantocrator, the Ruler of the World, and the Immanuel, the Incarnate Logos. » (Kurt WEITZMANN, *The Monastery of Saint Catherine at Mount Sinai. The Icons, I. From the Sixth to the Tenth Century*, Princeton, 1976, p. 41 ; B 16, pl. XVIII).

14. La tradition des baptistères et de leur décor, et les fonts de Saint-Barthélemy à Liège, dans *Cahiers archéologiques*, t. 37, 1989, pp. 45-68, spécialement p. 61. Elle donne une reproduction (fig. 11) d'une peinture murale de l'église de Gračanica, que l'on date maintenant de 1530 environ, et non plus du XIV<sup>e</sup> siècle. On y voit le buste du Père au-dessus du Baptême du Christ. On y voit aussi la prédication de saint Jean-Baptiste, qui s'adresse entre autres à des hommes d'armes. Ce motif-là, qui n'est pas davantage « une formule byzantine... a pu exister à Byzance », admet l'auteur. Elle n'ignore pas qu'on trouve des représentations de Dieu dans l'art paléochrétien (p. 55).

15. M. Joseph Philippe avait annoncé par une sorte de tract daté d'avril 1989 une réponse à ma communication au congrès de Namur. Elle vient de paraître : Le baptême du Christ et la Trinité. Inflexions mosanes et byzantines aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, dans *Studi in memoria di Giuseppe Bovini*, Bologne, 1989, pp. 495-510. Pour l'essentiel, ce texte se borne à répéter, en bonne partie mot à mot, selon l'habitude de l'auteur, l'article publié en 1985 dans les *Aachener Kunstblätter*. J'en recommande la lecture à toute personne désireuse d'étudier la psychologie extrêmement particulière de notre contradicteur le plus acharné.

